



Chroniques de l'enfance déçue

Après « Autobiographie d'une courgette »,
Gilles Paris plonge dans la peau d'enfants bercés de gouffres



De l'ombre à la lumière

Né en 1959 en Île-de-France, Gilles Paris a fait tous les métiers : serveur, testeur de médicaments, documentaliste ou encore pigiste pour « Libé » ou « Le Nouvel Obs ». Aujourd'hui, il dirige une agence de communication spécialisée dans l'édition. Il est l'auteur de « Papa et maman sont morts », « Autobiographie d'une courgette » (adapté en film d'animation par Claude Barras), « Au pays des kangourous », « L'été des lucioles », « Le vertige des falaises » et « La lumière est à moi ».

« Chaque enfance prédétermine l'adulte qu'on devient. » © DIDIER GAILLARD-HOHLWEG.



nouvelles

La lumière est à moi

**

GILLES PARIS

Gallimard

208 p., 19 €

Papa et Maman sont morts, disait le titre de son premier roman. Histoire de mettre d'emblée les choses au clair. L'enfance, chez lui, ne tient pas de l'âge béni, semblait nous prévenir Gilles Paris. A la mort de leurs parents dans un accident d'avion, Alice et Jean-Jean se retrouvaient seuls, livrés à un monde d'adultes des plus déroutants : un oncle sale et égoïste, une institutrice folle, une serveuse de café nymphomane. Bref, les galipettes insouciantes de l'enfance, très peu pour Gilles Paris.

Et puis, il y eut *Autobiographie d'une courgette*, sur les traces d'un petit garçon de 9 ans placé en maison d'accueil après avoir tué sa mère par accident. Vendu à plus de 150.000 exemplaires et traduit dans 15 langues, le roman sera adapté au cinéma par Claude Barras en 2016 : coup de foudre de la critique et du public, *Ma vie de courgette* fera 900.000 entrées en France, récoltera deux Césars et sera nommé aux Oscars. Le parcours de Courgette, de la littérature au cinéma, a beau tenir du conte de fées, le roman explorait une fois encore les recoins douloureux de l'âge (pas si) tendre. Rebelote ensuite avec *Au pays des kangourous* et l'histoire de Simon, 9 ans, qui se débattait entre une mère absente et un père interné pour dépression.

Aujourd'hui, s'il passe du roman au recueil de nouvelles avec *La lumière est à moi*, l'écrivain de 60 ans ne se départit pas de cette démarche étonnante : écrire du point de vue de l'enfant. Anton, Eytan, Angus, Julian, Aaron, Lior, Ethel, Anna, Ruth, Ambre, Brune : tous, dans ces nouvelles, vont voir l'ardeur et l'innocence de leurs jeunes années s'échouer sur les rives rocailleuses du monde des adultes. Autant d'histoires habitées par les drames, la violence, la perte, le manque, la solitude. On y croise des idylles tragiques, une grand-mère funeste, un enfant qui idolâtre un oncle pourtant loin d'être exemplaire, une petite fille qui attend le retour de son père disparu en mer. Des bords de Seine aux rivages du lac Léman, de la mer des Éoliennes à l'océan Atlantique, chaque histoire porte en elle son lot de mélancolie, de fantasma, de deuil, d'échappées belles, de chaos, de ténèbres et de beauté.



« Mes récits sont sombres, mais ils vont vers la lumière »

Quelle enfance toxique a bien pu vivre l'écrivain pour accoucher de ces enfances violentées? Quels drames ont marqué son adolescence pour qu'il plante ainsi ses personnages au bord du gouffre? Rencontré autour d'un verre, dans les Marolles, Gilles Paris n'a étonnamment rien d'un être torturé. « *J'ai vécu une enfance paisible, nous confie l'auteur, entre deux chips. Mon père était architecte, ma mère était femme au foyer et nous formions une famille unie, semi-bourgeoise, dans un appartement à Paris, dans les couloirs duquel je faisais joyeusement du patin à roulettes. C'est à mon adolescence que les choses se sont gâtées et ont fait que je suis devenu un battant. Chaque enfance prédétermine l'adulte qu'on devient. Ce n'est pas juste ce qu'on fait mais aussi ce qui nous arrive.* » Gilles Paris ne nous en dira pas plus sur ces traumatismes intimes.

A 12 ans déjà, quand il commence à écrire des nouvelles, le jeune garçon se met naturellement dans la peau d'un gamin de 9 ans. « *A cet âge-là, on ne juge pas. On essaie de comprendre mais on ne juge pas. On est encore naïf mais dans le bon sens du terme, dans un sens qui pourrait être la définition de la tolérance, de l'empathie. A cet âge-là, on a envie de se fondre dans la masse, avec cette idée de communauté, alors qu'à l'adolescence, on se cherche, on a envie d'être unique, d'être montré du doigt. On est pressé de changer de peau. Même à l'adolescence, il y a encore des moments d'insouciance mais*

ça devient plus rare. Ces moments ne prennent tout leur sens que plus tard quand, devenus adultes, on les a perdus. Mes deux premiers romans sont issus des nouvelles que j'ai écrites à l'adolescence. C'est vrai que mes récits sont souvent sombres mais ils vont toujours vers la lumière. »

Retrouver la pureté de ces émotions, leur force, leur fragilité, leur intransigeance, voilà ce qui n'a jamais cessé de guider l'écrivain, dès qu'il s'autorise des parenthèses de création. Car l'homme est avant tout attaché de presse, travaillant pour des maisons d'édition comme Albin Michel ou Flammarion. « *C'est un métier accaparant, ce qui n'est pas plus mal : ça m'évite de trop penser à moi. J'écris surtout pendant les vacances. Je pars seul et je ne fais qu'écrire, de 8 h à minuit, si possible au bord de la mer, au Mexique, en Italie ou en France, pour pouvoir nager le matin.* »

Ce qui explique l'omniprésence de la mer et des couchers de soleil dans *La lumière est à moi*. Sans oublier l'influence du photographe Didier Gaillard-Hohlweg, qui a nourri les 19 nouvelles du recueil. « *J'ai même construit une des nouvelles, "Le fleuve des oiseaux peints", entièrement à partir de ses photos.* » Une exposition, *De l'ombre à la lumière*, rassemble aujourd'hui des extraits du livre et le travail du photographe. A voir jusqu'au 12 novembre à la librairie Filigranes pour ouvrir encore notre regard sur les paysages de l'enfance.

Propos recueillis par
CATHERINE MAKEREEL